

Michael A. Robinson, Black Period

Cynthia Fecteau

Numéro 107, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81087ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

2368-030X (imprimé)

2368-0318 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fecteau, C. (2016). Michael A. Robinson, Black Period. *ETC MEDIA*, (107), 61–65.

MICHAEL A. ROBINSON

BLACK PERIOD

Michael A. Robinson, *Subject to Scrutiny*, 2015.
Appareils photographiques, caméras vidéo, trépieds, fils.
Deuxième plan : *Hoist the rag*, 2015.
Perches, trépieds et étendards. © Photo : Ivan Binet.



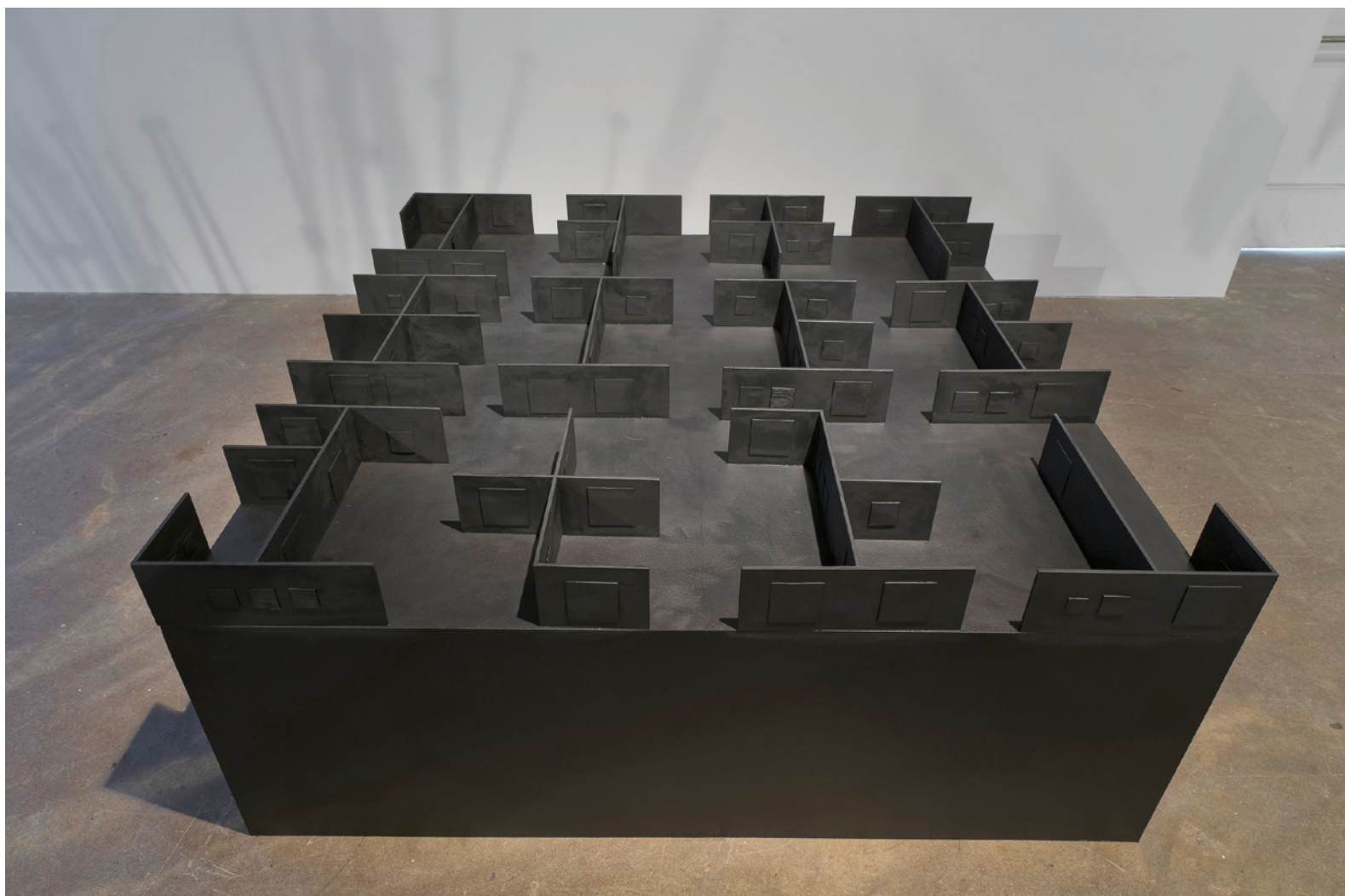
Michael A. Robinson, vue partielle de Black Period, 2015. © Photo : Ivan Binet.





Sensible à l'explosion des foires internationales et aux flux mondiaux du marché de l'art, Michael A. Robinson a conçu l'exposition *Black Period*. Présentée dans la Grande Galerie de l'Œil de Poisson¹, l'installation combine trois dispositifs sculpturaux composés de matériaux divers : trépieds, appareils photographiques, caméras, fils électriques, velours, étendards. À la différence de ses propositions antérieures, réalisées dans une blancheur caractéristique, Robinson adopte désormais le monochrome noir pour exprimer l'espace de sensibilité ombreuse qui envahit ses pensées en raison de la croissance fulgurante du marché de l'art. Depuis plus de vingt-cinq ans, il puise les thèmes de ses œuvres dans le fait même d'être artiste tout en cultivant des liens durables avec le milieu artistique. *Black Period* n'est donc pas l'expression d'un malaise éprouvé par l'artiste en relation avec son environnement professionnel. Son œuvre interroge plutôt la puissance du marché de l'art dans son contexte mondial, hors d'atteinte pour la majorité des artistes. Robinson construit sa récente exposition autour de cette question fondamentale : *le marché de l'art global empiète-t-il sur les valeurs des créateurs, sur leurs aspirations artistiques profondes*² ? Car le flot global du mon-

de de l'art suscite chez certains artistes le sentiment de ne pas se retrouver dans les dénominations utilisées par les institutions pour les désigner. Cette situation dissimule un affect plus profond qui confond les questions d'intégrité artistique ou d'intuition créatrice avec celles d'avancée économique, de commerce et de marché mondial. Au cœur de *Black Period*, l'artiste dévoile ses observations, ses idées, ses désirs et ce dialogue se poursuivent devant les œuvres mises en espace. À son entrée dans la Grande Galerie, le spectateur est d'abord subjugué par la présence monumentale d'une sculpture intitulée *Subject to scrutiny*. Des appareils photographiques et des caméras convergent au centre de l'œuvre, formant un noyau dense d'où émergent des sons d'obturateur amplifiés et des éclats lumineux projetés dans toutes les directions. Détournées de leur usage habituel, les caméras font dos aux spectateurs tout en pointant les unes vers les autres. Au contact de *Subject to scrutiny*, on comprend que l'œuvre n'a pas d'autre thème que sa forme introspective, sa propre vie intérieure. Impossible, donc, de tenir pour séparés le concept et la forme, les matériaux et le propos, l'artiste et ses œuvres. Autour des appareils, des trépieds se déploient en dizaines de rayons vers l'exté-



Michael A. Robinson, vue partielle de *Black Period*, 2015. © Photo : Ivan Binet.

rieur, soulignant l'intérêt manifeste de Robinson pour la ligne et pour l'unité élémentaire du dessin qui se transpose librement dans l'univers sémantique en tant que « dessin³ » ou encore, dans le contexte de *Black Period*, en tant qu'« intention⁴ » artistique. Par son vocabulaire qui conjugue formalisme et conceptualisme, *Subject to scrutiny* nous invite à nous fondre dans l'œuvre pour éprouver sa nature réflexive et ontologique.

Robinson veut partir de cet état de pleine conscience réflexive pour insérer, entre les pièces de *Black Period*, un vaste ensemble de références puisées dans la philosophie, l'esthétique et ses ressentis. À proximité, une sculpture monolithique intitulée *Black Period*, construite en bois et peinte d'un noir mat monochrome, est posée sur le sol de la galerie. L'objet nous donne à voir le modèle réduit d'une foire en art contemporain aménagée en une dizaine de kiosques. S'approchant de la sculpture, le spectateur peine à distinguer les œuvres miniatures collées aux parois de la maquette et leur espace fictif de présentation : *Qui sont les acteurs, les artistes qui s'insèrent dans ce flot global du marché de l'art?* Bien que ce dernier s'amplifie depuis plusieurs décennies, *Black Period* nous rappelle que cette croissance mercantile demeure éloignée de la réalité première des artistes. En optant pour le monochrome noir, Robinson tient à souligner ce sentiment confus de distance, sans toutefois évoquer quelque forme d'exclusion que ce soit. Dans son essai *Forgetting the art world*, Pamela M. Lee évoque un affect similaire : *We need to force the question of our own embeddedness in this world: how to confront the relation between globalization and contemporary art when we are both object of, and agent for, such processes*⁵. *Black Period* s'inscrit ainsi dans le droit fil des préoccupations de son concepteur en questionnant la nature même de l'expression créatrice et l'engagement de l'artiste.

Au fond de la Grande Galerie, *Hoist the rag* consiste en un assemblage de trépieds qui se déploie en une mosaïque circulaire et tridimensionnelle. Ayant pour point d'appui le centre de la sculpture, l'ensemble de perches dessine dans l'espace un réseau de lignes tendues vers l'extérieur. À chacune de leurs extrémités, des drapeaux noirs en transparence diaphane nous donnent à voir des logos de foires d'art contemporain internationales : Art Revolution (Taipei), PULSE (Los Angeles), FIAC (Paris). Autant par sa forme que par le contenu qu'elle expose, *Hoist the rag* étale dans l'aire d'exposition une cartographie virtuelle des dérives marchandes liées au monde de l'art. Voir se succéder les noms des foires internationales ne génère donc pas seulement une expérience esthétique, mais la prise de conscience que la transformation massive du marché change radicalement notre vision de l'art comme produit de spéculation économique.

Avec leur puissance de suggestion, les artéfacts qui les composent et leurs manières diverses d'habiter l'espace, les œuvres de *Black Period* proposent une absence de sens univoque. Leur diversité formelle évoque le nomadisme conceptuel de l'artiste. De plus, elles matérialisent cette tension inhérente à toute tentative de représenter le monde de l'art, d'en révéler les strates iconographiques afin de le transformer en un réseau organique d'expériences réflexives. Dans ce contexte, *Black Period* a une incidence dans le domaine du sensible, des percepts et des affects, tout en offrant une prise directe sur la production d'univers de valeurs éthiques, de références et de foyers de créativité potentielle.

Cynthia Fecteau

Cynthia Fecteau est titulaire d'une maîtrise en Arts visuels de l'Université Laval. Interpellée par certaines formes de connaissance sensible en arts actuels et en philosophie, notamment l'expérience de création, l'écologie profonde et l'écophilosophie, elle a publié des textes dans *Espace, art actuel, Zone Occupée* et *Le Sabord*. En 2015, elle a poursuivi ses recherches en écriture lors d'une résidence en France, auprès de la communauté de Saint-Mathieu-de-Trévières.

1 *Black Period* a été présentée à la Grande Galerie de l'Œil de Poisson, Québec. Du 8 mai au 7 juin 2015.

2 Question soulevée par Michael A. Robinson lors d'une discussion avec l'artiste, 9 juin 2015.

3 Jean-Luc Nancy, *Le Plaisir au dessin*, Paris, Éditions Galilée, coll. Écritures/Figures, 2009, p. 19.

4 *Ibid.*

5 Question soulevée par Michael A. Robinson lors d'une discussion avec l'artiste, 21 août 2015.

6 Pamela M. Lee, *Forgetting the Art World* (Cambridge, MIT Press, 2012), p. 17.



Michael A. Robinson, *Subject to Scrutiny*, 2015.
Appareils photographiques, caméras vidéo, trépieds, fils. © Photo : Ivan Binet.